

Fragments pour une philosophie dernière

JÉRÔME DE GRAMONT

ORCID : 0009-0005-3823-507X

DOI : 10.62860/AP.18

« Et de plus, le dernier mot n'est pas dit — et probablement il ne le sera jamais. Notre vie n'est-elle pas trop courte pour cette complète formulation qui, à travers tous nos balbutiements, est, naturellement, notre but unique et permanent ? »

(Joseph Conrad, *Lord Jim*, trad. H. Bordenave, Paris, Gallimard, 1982, p. 278)

Le Commencement, le Commencement absolu, le premier mot véritable — si nous avions su le dire, aurions-nous eu besoin d'errer ainsi dans le labyrinthe de la parole ? Il n'y a de passion de l'origine que pour celui qui se tient dans la distance, retenu sans doute par le poids de l'expérience, le fardeau d'exister, la douleur de la pensée. Saurons-nous convertir cette pesanteur en légèreté ?

Le labyrinthe commence là où il y a plus d'un chemin, et le pluriel commence à deux. Mais pourquoi deux, pourquoi toujours deux paroles et jamais la simplicité de l'un ? Parce que « Tu n'es qu'un mortel, aussi ton esprit doit-il nourrir deux pensées à la fois » (Bacchylide). Il doit nourrir deux paroles qui seront pour la pensée comme les voyelles et les consonnes pour la langue, même si c'est à en formuler une seule que nous rêvons (d'un rêve qui est celui de la philosophie première). Nous aimerions qu'une déesse nous dise « quelles sont les deux seules voies de recherche à concevoir », le chemin auquel se fier et le sentier où ne se trouve absolument rien à quoi se fier (Parménide), mais cette voix de la déesse s'est tue, et c'est seuls

maintenant qu'il nous faut avancer. Le chemin qui mène vers une issue et le chemin qui se perd sont le même. Entre jour et nuit passe quel « méridien », lisière où bâtir entre-temps une fragile demeure ? Pourtant, ineffacée, la promesse est là d'une terre où habiter pleinement. Long chemin de retour vers ce lieu que nomment le Commencement absolu et *l'eschaton*.

Long est le chemin, mais parfois le temps presse, même ce temps de la pensée qui réclame la patience. Il faudrait plus que le temps d'une vie pour comprendre, mais c'est aujourd'hui que doit avoir lieu le jugement dernier, et c'est à toi de le prononcer. S'il ne te reste qu'un an, quels travaux vas-tu entreprendre ? S'il ne te reste qu'un jour, quelle phrase tenteras-tu d'écrire ? S'il ne te reste qu'une minute, quel mot voudras-tu prononcer ? Or ce temps est venu, celui de la philosophie dernière, et c'est maintenant.

I

En revenant vers l'amont de tant d'expériences, que trouverons-nous ? La merveille de *l'il y a*, comme une générosité de personne ou comme un poème antérieur à toutes nos compositions humaines (celui des premiers Grecs), cette « merveille des merveilles », qu'il y ait l'étant (Heidegger) ? Ou bien l'horreur de l'être pris dans sa neutralité, la violence impersonnelle d'un *il* qui nous jette dans le désarroi d'être et de ne pas arriver à être soi (Levinas) ? Devant le caractère massif de cette question, il n'est pas mauvais de faire droit à un soupçon, celui d'un échec de toute tentative pour reconduire le divers des expériences à une expérience primitive, ou le pluriel des *Stimmungen* à une *Grundstimmung*. La pensée est à la recherche d'une origine quand l'expérience atteste d'une irréductible dissémination. Or ce que nous éprouvons (affectivité) doit servir de mesure à ce que nous pensons (logos). Pourtant une voix toujours en nous se fera entendre à laquelle nous avons aussi à faire droit et qui demande réponse : « que dit le

livre humain ? sur quelle balance pèsera-t-on cette encre ? les mots du pur commencement ? » (Juan Gelman, *Cela*, Le pacte).

II

Le poétique, l'impoétique. Toute œuvre littéraire, et plus que tout le poème, entretient la promesse d'un séjour sur cette terre où vivre veuille dire habiter. Mais toute œuvre est faite aussi de cette matière d'histoire où règne l'impoétique, ce temps de crise ou de détresse. De là, que tout poème croise le *oui* et le *non* — un *oui* au monde comme monde et un *non* à l'histoire en ses ravages, quand bien même il ne prononcerait qu'un seul de ces deux mots, poétique et impoétique s'appelant mutuellement, pour que le poétique soit lesté de sérieux, de la gravité du temps fait histoire, et pour que nous puissions témoigner du désastre, du neutre, de la nuit qui n'est rien d'autre que nuit, mais sans détruire les hommes. Pour que la parole du poète célèbre la vie ou continue de tenir, haut et bas, la promesse de la sur-vie, même là où il s'approche le plus du néant avec une obstination insensée. Pour tenir encore cette parole, là même où le sens est absent (Blanchot).

« Parle —
Cependant ne sépare pas du Oui le Non.
Donne à ta parole aussi le sens :
lui donnant l'ombre. » (Paul Celan)

III

Pourquoi toujours deux pensées ? Pourquoi à chaque fois une pensée et son ombre ? Parce que notre existence est vouée au pluriel des possibles et à s'aventurer au-devant de soi dans le clair-obscur du monde. Or chaque possible fait entendre son droit à l'existence, la nuit autant que le jour, la pesanteur autant que la légèreté, mais non pas pareillement, dans l'indifférence d'un mouvement se portant vers l'un ou vers l'autre. Aussi la menace est-elle toujours présente, comme cette part sombre de l'expérience impossible à écarter de manière définitive, tandis qu'en triomphe à tout

moment la fine mélodie de la promesse — non en raison d'un mouvement dialectique qui verrait se succéder les moments de la négativité et de la positivité, mais par la différence proprement phénoménologique entre les divers possibles qui se trouvent ainsi coexister : entre le mouvement d'apparition de l'obscur et celui du lumineux. Comme dans le traité de Schelling de 1809 (*Recherches sur l'essence de la liberté humaine*) où le mal reste toujours présent en Dieu, mais comme ce fond éternellement surmonté par l'existence qui est Dieu Lui-même. Comme dans ce traité génial et vertigineux donc, où toute naissance comme naissance à la lumière doit surgir d'une nuit profonde (car « sans cette obscurité préalable la créature n'aurait aucune réalité », Schelling). Ou comme dans la musique de Mozart :

« Sa musique est celle de la vie telle qu'elle est dans sa dualité. Mais comme la toile de fond reste celle de la création sortie bonne des mains de Dieu, cette musique s'oriente toujours de l'ombre vers la lumière et jamais inversement » (Karl Barth, *Wolfgang-Amadeus Mozart. 1756-1956*, 22).

IV

Pourquoi cet arc des contraires ? Pourquoi de cet antagonisme premier doit naître une pensée de l'ultime ? L'un et l'autre, le Même et l'Autre, le premier Même qu'est le Moi et ce premier Autre qu'est Autrui — leur vis-à-vis ne va pas sans la primauté de l'un sur l'autre. Le Même plus grand que l'Autre : condition de savoir. Le Moi avant Autrui : leçon de grammaire confirmée tant de fois depuis par la vie et la pensée. Partout où il y a dualité — c'est-à-dire partout où il y a pensée — c'est inégalement qu'elle s'impose. Là où deux paroles sont premières, l'une d'elles se fait entendre davantage. C'est ici que l'œuvre de Levinas se montre pionnière, phénoménologie bâtie tout entière sur l'évidence de l'asymétrie entre moi et autrui et la nécessité d'un renversement, celui de la primauté traditionnelle du Moi et du Même. Penser autrement l'asymétrie constitutive de la pensée, de manière à ce que Autrui soit plus haut que Moi et que le mouvement vers l'Autre ne retourne pas au Même, voilà ce qui recommence toute l'histoire de la métaphysique. Là où le premier mot était jusqu'ici pour dire le Moi et son être-au-monde, l'avant-premier mot revient maintenant à la justice

pour Autrui et au Bien au-delà de l'essence. Une autre pensée s'ouvre avec ce mot d'ordre : « Accentuer l'asymétrie, et non pas la réduire, voilà ce qui importe » (Henri Michaux, *Face à ce qui se dérobe*).

V

Souffrance et joie — tout ce qui peut nous arriver s'inscrit entre ces deux pôles de l'affectivité, et le sens de notre histoire se joue dans la dissymétrie de ces deux pôles. Quand nous disons : « c'est effrayant la vie » (Cézanne) ou bien : « Dites-leur que cette vie a été pour moi merveilleuse » (derniers mots de Wittgenstein au soir d'une vie pourtant tourmentée), nous savons, d'un savoir dont aucune chronique ne peut rendre compte parce qu'il ne dérive d'aucun décompte des plaisirs et des peines, de quelle matière est faite cette histoire qui est la nôtre. Ce savoir n'effacera pas la dureté de l'être et la misère possiblement éprouvée dans notre chair — bien au contraire, tant il n'y a sans doute de connaissance que là où il y a douleur (ce que résume le « *pathei mathos* » d'Eschyle) — mais il livre aussi bien *plus*. Mille faits d'histoire nous affectent, mais un seul événement soulève notre vie, celui de notre naissance à la joie, celui de cet incessant passage de la souffrance à la joie que Michel Henry a su nommer « l'historigène de l'absolu ». Pourquoi cet unique événement sans cesse recommencé (Maldiney) ? Pourquoi toujours dans ce sens (celui d'une naissance *dans* la souffrance comme naissance *à* la joie) ? Pourquoi cet « évangile des souffrances » (Kierkegaard) ? A défaut d'en donner une explication, l'œuvre d'art en fournit le symbole lorsque son rythme sublime ramasse en même temps mais inégalement souffrance et joie (Kant) : l'image de la douleur et l'affleurement d'une joie aussi

nécessaire que fragile. Comme est nécessaire et fragile le renouvellement du présent qui toujours est là (Jean-Louis Chrétien).

« Ce que vous avez dit d'abord et vécu ensuite,
c'était pour les morts... La joie seule
existe véritablement dans le temps :
parce qu'elle seule est *immédiate*.
C'est elle la plus présente. La plus mortelle... »
(Vladimir Holan, « La joie »)

VI

Naissance et mort. Doxa et philosophie se rejoignent pour dire que nous existons entre naissance et mort, pris dans un mouvement qui invariablement nous conduit de la naissance vers la mort. Quelque soit notre âge, notre naissance est lointaine, effroyablement lointaine, et la mort proche, d'une insistante proximité. Dès qu'un homme est né, son existence veut dire : mort tu l'es déjà, initialement et par anticipation (Heidegger). Pourtant une seule chose compte, qu'au soir de notre vie notre nom soit inscrit dans le livre de Vie. Quel appel venu d'une autre rive, quel événement surgi au milieu de l'histoire pourra en fracturer le cours et réaliser ainsi une « relance de l'expérience » (Jean-Yves Lacoste), pour que de mortels que nous étions, de mourants ou même plus que-morts (parce qu'atteints par cette maladie qui est pire que la mort), nous soyons transformés en vivants absolument, c'est-à-dire en éternellement naissants ? Quelle voix peut, non seulement arrêter le cours du soleil (Jos 10,12) mais retourner la flèche du temps pour que celui qui était mort revienne au milieu des vivants (Jn 11,43) ? Quel autre événement que celui de Pâques où un homme né il y a deux mille ans a suivi le même chemin que nous pour se relever du séjour des morts et maintenant nous précéder dans la vie qui n'aura pas de fin ? Pâques : l'unique événement qui récapitule tous les événements et tous les retournements. Depuis, cette promesse nous est adressée, de naître, à nouveau, sans cesse à nouveau. Comme une parole venue jusqu'à nous et qui dirait : « Va vers ton commencement ! »